

Olivier Abdeslam Graïne (dit Bis-Lame), sculpteur

« Je suis un sculpteur sans la civilisation qui va avec ! »

Après un parcours tonitruant à l'Ecole des Beaux-arts où il avait épousé la sculpture en même temps que la révolte, en bon artiste irrévérencieux et syndicaliste de surcroît, Olivier Abdeslam Graïne provoque un bref éclat artistique au milieu des années 1990, notamment avec le groupe d'expression corporelle Carpe Diem, puis s'envole en Allemagne pour littéralement exploser. Reconnu comme l'un des meilleurs sculpteurs algériens, il est l'auteur de la stèle de Mammeri à Ath Yenni, ainsi que de plusieurs autres bustes, de Matoub, Kateb Yacine, Taos Amrouche, Cherif Kheddam, etc., dont la demeure idéale sera un «Jardin de la poésie» qu'il rêve de créer en Kabylie. Fiévreux au geste comme à la parole, l'artiste nous livre ici quelques souvenirs, douleurs et joies héritées d'une période et d'une Algérie « dont on ne guérit pas »...

Algérie News : Le milieu artistique t'avait découvert d'abord en tant que syndicaliste acharné, durant les années 1990, à l'Ecole des Beaux-arts d'Alger... De cette période, j'aimerais que tu nous parles de ton projet de «désislami-sation» de l'école...

Bis-Lame : Je suis arrivé aux Beaux-arts dans une période de déclin. Avec des camarades, nous avons décidé d'activer pour lui rendre sa vraie vocation. Le problème principal était l'invasion de la religion. J'ai donc exposé au directeur, Ahmed Asselah, le constat d'échec de l'école, notamment la présence anormale d'étudiants islamistes ! Quand une école d'art n'arrive pas à transformer un fanatique, c'est qu'elle a échoué ! J'avais proposé comme solution d'en limiter l'accès à ces gens-là, et ce, en imposant le nu, voire en instituant un poste permanent pour les modèles vivants dans ce domaine !

Naturellement, durant les débats, les personnes qui étaient contre ce projet devaient argumenter et celles qui l'étaient pour des motifs religieux n'avaient pas le droit de peser sur la décision. Je leur avais dit qu'on était aux Beaux-arts, donc dans un espace libre et a-religieux. De même que moi, je ne vais pas imposer un tableau de nu au sein d'une mosquée, celle-ci n'a pas le droit de venir s'installer chez nous ! J'ajoutais que les seuls dieux qui existaient dans cet endroit étaient Michel Ange, De Vinci, Issiakhem... Cela forçait le respect de tous, même des islamisants. Ceci dit, je n'étais pas un fou fonçant sur la mort, je voulais simplement nuire à la bêtise à travers l'art.

On connaît la suite : le nu a disparu de l'Ecole des Beaux-arts, les modèles vivants sont interdits et le mouvement syndical s'est effrité. Quelles sont, selon toi, les raisons de cette débandade ? Pourquoi n'y a-t-il pas eu de relève ?

C'est une interrogation qui ne me quitte pas. Je suis même en train d'écrire un livre sur cette période pour mieux la comprendre. Nous avons hérité d'un vide mémoriel, aucune archive n'existe pour témoigner de cette époque. Lorsque j'étais aux Beaux-arts, j'ai voulu, avec mes camarades, transmettre cette lutte aux jeunes étudiants ; c'était difficile, car on vivait dans la misère la plus totale, on se battait

chaque jour pour travailler dans de bonnes conditions, pour survivre aussi puisque tout le monde se faisait flinguer à chaque coin de rue. Pour inscrire ce mouvement syndical dans la continuité, on avait organisé un congrès pour pérenniser les revendications et imposer des acquis dans l'école. Asselah m'avait alors signalé la connotation politique de ce projet, chose que je ne niais pas, car l'un des points essentiels de ce congrès était d'imposer le modèle vivant du nu, d'abord en sa qualité de composante essentielle d'une école d'art, ensuite comme un barrage ou comme un filtre qui, soit fermera l'accès aux islamistes, soit aidera à les transformer ! Crois-moi : j'ai vu des gens se transformer grâce à notre combat ! On avait donc pris rendez-vous avec le directeur, pour le 5 mars 1994 afin de finaliser le projet qu'il allait transmettre au ministère. Ce jour-là, il a été assassiné avec son fils. J'étais effondré car le jour-même, j'avais collé partout des affiches où fut exposé un constat d'échec des responsables de l'Ecole, paraphé par le mot «Partez !» écrit en gras ; ce mot trônait sur l'espace maculé de sang où Asselah fut abattu ; cela m'a traumatisé !

Le choc passé, je me sentais responsable de redonner vie à l'école. Avec mon collègue Abdennour Latrous, nous avons signé une déclaration virulente condamnant l'assassinat et dénonçant les islamistes mais aussi le système; les profs se sont tous débinés à ce moment-là. Cependant, nous l'avons signé de nos propres noms tout en précisant qu'elle exprime également l'opinion de la communauté des beaux-arts ! On faisait un appel à toutes les forces démocrates afin de riposter à cette attaque islamiste et apporter des réponses politiques. Nous nous sommes transformés en comité de lutte et avons projeté d'organiser une assemblée générale en vue de mettre sur pied une sorte de gouvernement parallèle dont le premier objectif serait de réformer l'école, voire écrire de nouveaux manuels pour toute l'école algérienne. Elaborer une alternative, organiser des élections parallèles... Il y avait parmi nous des militants du Pags, Khalida Messaoudi, etc. qui se sentaient complètement dépassés. On commençait à prendre du poids mais



on était tellement radicaux qu'il fallait à tout prix continuer en assumant toutes les conséquences. Après l'enterrement de Asselah, nous étions invités à la Radio Chaîne 3. C'était à la même période où le GIA a lancé son ultimatum destiné aux femmes non voilées qui avaient jusqu'au 22 mars pour mettre le hidjab sous peine d'être assassinées. J'ai donc pris la parole pour lancer un contre-appel et inviter les femmes à se faire plus belle le jour J, et les femmes voilées à enlever symboliquement leur voile pour cette journée. Puisque c'était en direct, la Radio était sens dessus-dessous, car ma déclaration leur semblait suicidaire ! Il y a même le directeur qui est descendu à la régie et faisait des signes d'interrompre l'émission ! Il est vrai qu'à cette époque, le débat était tronqué : on opposait le «vrai Islam» aux islamistes radicaux alors que j'estimais qu'il fallait leur opposer l'athéisme, et je l'ai déclaré sur la Radio. Ce jour-là, j'étais lâché par tout le monde, car ils considéraient que je venais de signer mon arrêt de mort ! Tous m'évitaient comme la peste, même mon collaborateur le plus proche Abdennour Latrous. Cela ne m'a pas empêché de continuer sur la même lancée, car j'étais convaincu que le vrai débat se situait entre religieux et non-religieux et qu'il fallait cesser cette démagogie à deux sous du vrai islam et du faux islam. Kateb Yacine nous avait ouvert la voie pour imposer une République laïque, ou du moins la pratiquer. Je n'allais donc pas m'encombrer de nuances pour dire la seule vérité importante : Dieu n'existe pas et il faut mettre tout le monde au courant ! J'étais cependant partisan d'une revanche positive : opposer la vie et l'art à la terreur. Tout cela je le faisais dans l'ombre, j'ai réussi à faire en sorte que mon nom n'apparaisse pas dans la presse, car j'étais contre la notion du zaïm. On voulait donc se

structurer dans cette optique de gouvernement parallèle, mais comme j'étais déjà considéré comme mort, tous les matins les étudiants me faisaient leurs adieux, à l'extérieur j'étais fui comme la peste, car j'étais apparemment devenu une cible et être à mes côtés signifiait mourir à coup sûr ! J'ai intégré cette idée de mort imminente et je me suis mis à faire et à dire tout ce qui était interdit, j'ai même demandé à un ami officier de nous armer (c'était bien avant l'armement des journalistes et intellectuels).

Malheureusement, la mort de Asselah qui était notre seule chance de concrétiser le projet, a signé la fin de ce mouvement. On n'avait plus le cœur à continuer.

Tu entretiens le rêve de créer un «Jardin de la poésie». Veux-tu nous en donner quelques contours ?

L'idée est de créer un jardin pittoresque ou anglais dans lequel il y aurait des statues de poètes et des artistes principalement kabyles. Cette idée m'est venue au lendemain du 2^e Printemps berbère (2001) ; je voyais que la Kabylie était une région meurtrie que l'on convoque pour les guerres et qu'il lui fallait un espace et un moment de répit où toute cette souffrance est sublimée en art. Un jardin qui s'élèverait au milieu des ruines, un lieu magique où l'on peut enfin rêver. J'ai donc travaillé sur le buste en bronze de Lounès Matoub, la stèle de Mammeri qui se trouve actuellement à Ath Yenni, celui de Kateb Yacine et de Cherif Kheddam, etc. J'espère pouvoir concrétiser ce rêve, et si les autorités locales ne suivent pas, j'exploiterai un lopin de terre dont j'ai hérité en Kabylie.

Comment se fait ton approche du personnage que tu sculptes ? Est-ce un rapport strictement physi-

que ou est-ce une imprégnation psychologique et spirituelle ?

La sculpture qui m'a été enseignée est faite sur des bases académiques, quasi scientifiques mais qui sans la folie artistique, ne pourra pas vivre. Il y a d'abord un travail d'architecture sur la tête : il s'agit de décortiquer la morphologie du visage ; celui-ci raconte une histoire, il a en lui un mouvement et un rythme que le sculpteur doit capter. Je dois donc détecter des éléments et définir la caractéristique principale du crâne. La première approche consiste à dompter et se familiariser avec cette tête qui devient un objet abstrait. Je ne convoque aucune émotion (sinon peut-être inconsciemment) quand j'ai cette terre entre les mains ; il y a de la réflexion par rapport aux proportions et à la lumière. Car une sculpture vit grâce à la lumière et doit l'accrocher pour qu'elle puisse danser sur le buste. Il faut donc ouvrir le maximum d'opportunités à la lumière afin qu'elle s'exprime et qu'elle révèle la beauté plastique de l'œuvre. Je privi-légie le travail brut mais basé sur la vérité du crâne et on arrive ainsi à garder l'essentiel, entrer dans l'esprit de cette tête et non pas de la personne, car il faut oublier la personne. Il y a une recherche du rythme qui peut durer longtemps, je peux refaire une tête une centaine de fois. Comme on dit : «Une œuvre d'art n'est jamais finie, on s'arrête seulement de travailler» !

Et pour ce qui est de l'expression du visage ?

Je cherche à ce que la tête soit vivante, qu'elle vive non pas comme une imitation de la nature mais comme une entité à part. La sculpture est très différente du moulage qui donne un aspect cadavérique. Elle consiste en une combinaison entre la science et la poésie. C'est un combat que de tra-

vailler sur une tête, je livre une guerre au vide qui ne lâche pas facilement prise et ne veut pas être par n'importe quoi, d'où mon obsession perfectionniste !

Tu dis t'inscrire dans la continuité de l'art sculptural italien de la Renaissance mais de tes œuvres émane également un souffle moderne. Quel est le point de jonction entre les deux, dans ton travail ?

Pour moi, l'art est toujours moderne, il l'est à chaque époque. Quand on dit «art moderne», on l'oppose à une période ultérieure comme "le classique", et je pense que c'est là le travail des bureaucrates de l'art qui veulent tout mettre dans des tiroirs... Nous sommes dans une civilisation qui doit tout administrer et donc on va inventer des termes qui pervertissent l'approche que peuvent avoir les artistes naissants. Quant à l'art contemporain, je suis un pourfendeur de cette notion parce qu'elle est liée étroitement au marché de l'art qui n'est rien d'autre que de la spéculation, c'est une façon de blanchir de l'argent, d'investir pour gagner plus, etc. Quand on met autant d'argent dans les œuvres, on a atteint une perversité jamais égalée dans l'Histoire de l'art. Celui-ci n'avait jamais quitté à ce point son lit naturel qu'est la poésie. Certes, les artistes ont tous été mus par le désir de tirer profit de leur œuvre et de briller mais ça s'accompagnait d'un travail gigantesque et d'un génie. J'ai commencé par avoir une formation artistique qui allait dans le sens de ce qu'on appelle l'art moderne : une toute petite maîtrise classique pour te préparer à «la création» que l'on définit ainsi : «Créer quelque chose qui n'a jamais été créée» ! Cela voudrait dire qu'il ne faut plus sculpter des têtes, parce que ça a déjà été fait, c'est ce que racontent les profs ! J'étais pleinement dedans: mes maîtres étaient Picasso, Vang Gogh, Duchamp, etc. Quand on a 18 ans, on n'en dort pas après avoir appris qu'il fallait faire quelque chose de complètement inédit. ça fait rêver et avant d'acquiescer des techniques, on se paye d'abord un égo merdique ! J'étais donc dans ce délire jusqu'au jour où je rencontre le professeur Fodhil Boulaïne, qui était le moins visible et le plus timide de tous, de plus il était le seul à ne pas être un francophone. Avec lui, j'ai eu une étincelle malgré toutes mes réticences du début puisqu'il touchait à mon travail, ce qui était perçu comme un outrage ! Au bout du 5e mois, il m'a corrigé un détail et là j'ai vu quelque chose que je n'avais jamais vue auparavant, je ne peux pas expliquer ce déclic mais ça avait chamboulé toutes mes visions artistiques. Je devais par la suite mener un combat pour imposer mon style, car la mode était à l'abstraction et la prof de dessin voulait nous l'imposer dans nos cours de sculpture, ce qui n'allait pas du tout ensemble. Je venais de comprendre que l'école dite classique était méprisée, voire condamnée par les programmes de l'Ecole, parce que considérée comme un frein à la créativité. Or, je trouvais qu'il y avait beaucoup de poésie dans cet art, j'ai compris que la création n'est pas essentiellement une notion d'exclusivisme; d'ailleurs ce crédo de «créer un truc qui n'a jamais existé» est en soi le sommet de l'absurde puisque c'est impossible de le faire de par notre histoire, nos acquis, nos rencontres, etc. A moins d'être un non-terrien ou une entité vierge, on ne peut pas partir de rien dans la création artistique, c'est insane !

Pour justifier leur campagne, on te parle de «reproduire la réalité», ce qui est péjoratif, car les artistes, notamment de l'époque romantique et de la Renaissance, ne cherchaient pas à copier la nature, ils la domptaient et la transformaient parce que l'abstraction commence déjà dans le fait de mettre un élément de la nature dans un cadre. Le fait de dessiner en deux dimensions, c'est déjà une modernité par rapport à la réalité qu'on dépasse en créant un trompe l'œil. Le processus créatif est enclenché à ce moment-là. Moi j'ai décidé de faire de l'art en acceptant encore un petit peu la période impressionniste mais

en ignorant tout ce qui a été fait par la suite ! Pour moi, Picasso, Van Gogh et compagnie, je les mets à la poubelle, ils ne m'intéressent pas parce qu'ils ont été mis au service d'une politique qui veut tuer l'époque antérieure. Il faut comprendre que celle-ci n'est pas morte, il faut se décomplexer, s'en foutre d'être célèbre et échapper à cette perversité de correspondre à tout prix à l'époque actuelle comme beaucoup le font aujourd'hui, y compris ces artistes algériens cotés dans le marché de l'art que je ne jalouse pas du tout (peut-être leur compte en banque mais pas leur travail !). Il faut sortir de cette fièvre qui prend des proportions alarmantes notamment depuis Marcel Duchamp qui a mis l'art dans une pissetière et depuis on n'en sort plus ! Moi, je continue sur les bases de la Renaissance que j'ai eue la chance de découvrir en Italie. Là-bas, on comprend que l'art le plus contemporain, c'est la Renaissance. Plus je découvre cette période, plus je me rends compte de sa fraîcheur et de son actualité ; cinq siècles, pour moi, c'est hier.

Bientôt sera inaugurée au Théâtre régional de Béjaïa, une stèle de Abdelmalek



Bouguermouh dont tu es l'auteur. S'agit-il d'une commande ou d'une initiative personnelle ?

Il s'agit d'une initiative personnelle et j'en ai parlé au directeur du TRB qui était prêt à la financer. Le prix correct aurait été dans les 10 000 euros, j'en ai eu seulement 3 000 mais ce n'est pas grave d'autant que j'ai reçu un soutien financier d'une personne qui veut rester anonyme. Cette expérience me conforte dans l'idée qu'il n'y a pas de culture sculpturale en Algérie et j'estime qu'il y a un travail de pionnier à faire, que j'essaie d'initier sans prétention. Il faut absolument montrer des exemples, montrer à quoi peut ressembler une stèle faite dans un esprit perfectionniste ; j'ai même acheté les lettres en reliefs en bronze massif pour l'épithaphe, afin d'élever un peu le niveau. Je veux que cette stèle soit d'abord dégustée, qu'elle embellisse un espace en plus de rendre hommage à un

véritable génie du théâtre qui maîtrisait réellement l'art de la mise en scène comme aucun autre metteur en scène algérien. Je veux aussi avoir un rôle pédagogique afin de transmettre les techniques aux jeunes artistes. Pour le moment, je suis arrivé à faire ça à Ath Yenni et à Bougie dont je suis issu. Ca évacue déjà le complexe du colonisé !

Dans ton invitation pour l'inauguration de la stèle, tu précises : « Sauf officiels, tout le monde y est convié ». Tu n'es pas sans savoir que pour un événement pareil, les officiels sont toujours de la partie !

S'ils viennent, je sors ! Je considère qu'ils ne font pas tout simplement leur travail et qu'il y a énormément d'injustice dont j'ai été victime dans mon adolescence et ma période estu-diantine. Une injustice entretenue justement par une certaine classe qui est là pour se servir et non pour servir. Je ne les invite pas à l'inauguration de ma stèle car elle raconte l'histoire d'un combat et d'un art. Or le système (dont ils font partie) n'a jamais voulu que je sois un sculpteur mais plutôt un automate islamiste ou du moins musulman ! De plus, un officiel qui a cautionné la répression

autres sonnettes. Une culture vivante, c'est celle qui séduit celui qui n'en est pas issu. C'est ce que je dis souvent aux berbéristes, par exemple, qui s'inscrivent dans une démarche de fermeture très dangereuse. Lorsqu'on me parle de culture amazighe, je dis que je veux bien l'enrichir avec des sculptures de nu ! Alors, on me répond que ce ne sont pas nos valeurs ! J'aimerais savoir à quelle date on a décidé de fermer la porte aux affluences et influences culturelles et décréter une espèce de sanctuaire rempli de valeurs intouchables et rigides ! Lorsque mon père m'exhorte à prendre exemple sur mes aïeux, je lui demande lesquels et où est-ce que je dois m'arrêter ! Car moi, je veux bien me référer à mon aïeul né avant l'Islam plutôt qu'à mon arrière-grand père qui a traversé le désert pour aller au hadj !

Au milieu des années 1990, tu as lancé le groupe Carpe Diem qui faisait comme un pied-de-nez à la terreur islamiste. Quels sont les meilleurs souvenirs que tu gardes de cette expérience ?

Je me souviens avoir fait un spectacle burlesque sur la révélation coranique, où j'ai joué le rôle de Mohammed qui, dans la pièce, dès qu'il reçoit le Coran du ciel, transforme toute une population qui vivait naguère dans l'harmonie en une armée de fous qui sèment la désolation partout ! Cela ne dérangeait pas le public ! Il y a aussi cette grande performance que l'on a fait à la maison de la presse lorsque Chawki Amari a été emprisonné pour insulte au drapeau ; nous avons donc choisi de reproduire sa caricature avec une danseuse qui lavait un drapeau algérien complètement sale et le ressortait immaculé puis se drapait avec, elle et son amant meurtri ; c'était très beau et très érotique ! On m'apprit par la suite que Mahfoud Nahnah qui était dans le public, ne savait plus où se mettre en voyant cela ! Autre souvenir : on a failli se faire buter à chaque fois par le garde du corps de l'ancien ministre de la Culture, à cause d'une scène où l'on voit un personnage incarnant le mal surgir d'un mur en papier, l'aspect brusque a fait paniquer le pauvre bodyguard qui a tout de suite dégainé et armé son flingue avant de comprendre que ce n'était pas pour de vrai et que personne n'allait tuer son ministre !

D'entre ces deux citations, laquelle te parle le plus : « Le moins que l'on puisse demander à une sculpture, c'est qu'elle ne bouge pas » dicit Salvador Dali, et «Le buste survit à la Cité», signée Théophile Gautier ?

Je suis plutôt d'accord avec Gautier. D'autant que je renie Dali dans le sens où il n'est pas un fantôme qui habite mes nuits ! Ce que j'aime dans la citation de Gautier c'est l'idée de la Cité. Un sculpteur sous-entend l'existence d'une civilisation. Or, le problème de la sculpture en Algérie c'est l'absence d'une civilisation, d'une Cité et donc d'une pensée et d'une philosophie, qui vont avec mon travail. C'est un beau pays qui se fait bétonner dans l'irrespect total de son esthétique ! Je pense de ce fait que je suis un sculpteur pour rien, autrement dit : un sculpteur sans civilisation !

Exit Dali ! Quels sont les fantômes qui habitent tes nuits de création ?

Le Tintoret et plus généralement les maîtres de la Renaissance qui ont ébloui la planète entière et redonné vie à l'art. Ce sont des artistes qui bossaient toute leur vie et qui, même en travaillant au service de seigneurs, ceux-ci avaient au moins du goût, contrairement à ceux d'aujourd'hui ! C'était aussi un art populaire qui allait vers les gens, notamment dans les églises perchées à l'époque comme des lieux de rencontre. D'ailleurs, lorsque j'étais à Florence et à Venise et que j'ai vu pour la première fois de mes propres yeux les merveilles artistiques, je me suis dit que ce voyage doit être inscrit obligatoirement dans le cursus des beaux-arts.

Entretien réalisé par Sarah Haidar